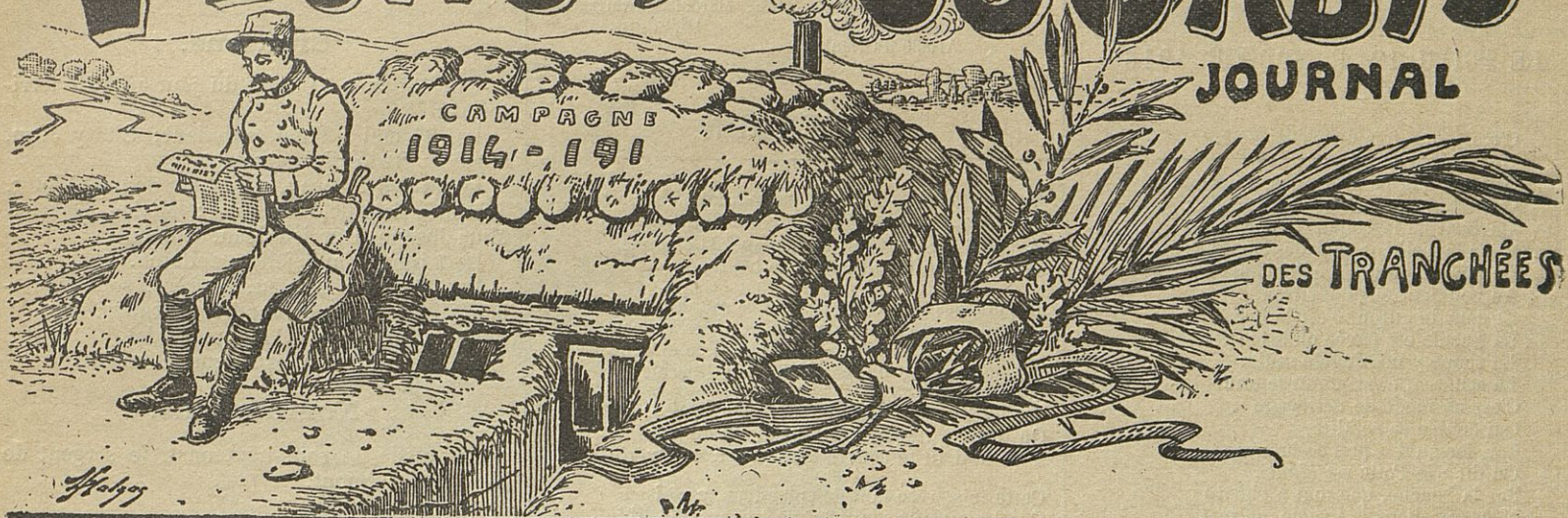


L'ÉCHO DES GOURBIS

JOURNAL



N° 18 ○ JUILLET 1916

ABONNEMENTS

France un an. . . . 5 fr.
Étranger un an. . . 10 fr.

S'adresser à l'Echo des Gourbis
131^e Territorial de Campagne
SECTEUR POSTAL 32

Le Numéro

5^{c.}

Directeur Général : PIERRE CALEL. | Directeur Artistique : FRANC MALZAC. | Directeur Administratif : JEAN CAZES.

A la Gloire de Navarre



Dessiné par Louis ICART, Aviateur.



A vos Lyres III

LE POILU 1914, MODIFIÉ 1916

C'était autrefois un *Bonhomme*,
Une espèce de pistolet.
Aujourd'hui, ce n'est plus, en somme,
Qu'un fusil monté sur deux pieds :
Un fusil de la bonne trempe
Dans laquelle on met des *canons*
De pinard, de flotte qu'il lampe.
Au bout se trouve le citron,
Et dans le citron, c'est la *gueule*.
La gueule est pavée ou à pic :
La soupe y dégringole seule ;
La soupe..., c'est plutôt le cric.
C'est un mode de nettoyage
Qui double sa solidité,
Car, lorsqu'il a pris ce breuvage
On dit : le Poilu est *blindé*.
Sur la bouche, que tout à l'heure
Nous appelions la gueule, on met
Une fermeture extérieure
Contre les gaz et leurs effets :
Sur la bouche le *tampon masque*
Ne peut être plus discourtois
Avec son composé fantasque
De P¹, P², et P³.
Au bout de ce fusil cocasse,
Dans l'intérieur du citron,
Cherchez la *boîte de culasse* :
De culot serait mieux son nom.
On trouve des Poilus farouches,
Ce sont quelquefois des héros,
Doués d'une *plaque de couche* :
On leur fait faire le boulot.
Chez les gradés on trouve encore
Un *mécanisme* compliqué
De *répétition* sonore
Qui grince avec autorité.
Le tout possède une *patine*,
Par le soleil damasquiné,
Sur le fond de quoi la vermine
Plaque des *boutons pointillés*.
La *hausse*, on l'a mise à la gare
Au bout du quai dans les ballots :
Tant qu'il y aura des Barbares,
Pas de classe ; un casque, un calot.
Enfin, une *vis d'assemblage*
Sert à unir les numéros
Bizarres du même rouge :
On l'appelle vis à tergo.
Lorsqu'on monte dans les tranchées
Chaque Poilu emporte en son
Une *tringle* qu'il met serrée :
On n'y mange qu'*in partibus*.
Comme le sage de l'Histoire,
Il emporte tout avec lui,
Ne néglige aucun accessoire ;
Il a même ses *abatis* ;
Mais, ceci est impardonnable,
Ils ne sont pas numérotés,
Et, vienne un obus qui l'accable,
Allez-vous-en les rabouter !
Le Poilu est un *mécanisme*
Qui ne se démonte jamais ;
Il navigue dans l'optimisme
A l'abri du cafard mauvais,
Et l'*âme* qu'on a l'habitude
De croire au centre du fusil,
Couverte d'une écorce rude,
Est partout où est le péril.

BELLON, 161^e d'Infanterie.

LA MORT

L'homme s'était levé pour prendre sa gamelle
Car l'instant approchait de la soupe du soir.
Un bruit sourd, un choc mou, tout à coup il chancelle :
Dix bras se sont tendus pour l'aider à s'asseoir.

« Ah mon Dieu ! en plein cœur ! » Le major qu'on appelle
Se penche négatif. Il n'y a plus d'espoir.
Les doigts sont déjà gris. La paupière rebelle
Découvre exorbité l'œil effrayant à voir.

La chemise arrachée, on trouve la blessure :
Un petit trou violet presque au niveau du cœur.
La bouche laisse à peine échapper un murmure,

Le corps triste allongé dans les bras s'abandonne
Et sous la grosse voix des obusiers qui donnent
L'homme moite, blafard, pousse un soupir et meurt.

Marcel SCHWEITZER,
Adjudant.

Armée d'Orient.

A VERDUN

Verdun ! « Ils » ne t'ont pas pardonné le traité,
Par lequel les trois fils du fils de Charlemagne
A jamais ont distrait la sauvage Allemagne
Du pays qui devint l'asile de bonté.

Depuis, ces serviteurs congédiés ont été
Contre leur maître ancien, nuit et jour, en campagne,
Et tu connus souvent avec Metz ta compagne
L'honneur et le danger d'aimer la liberté.

De Berlin vers Paris tu servis de repaire ;
On te livra : pour toi protesta Beaurepaire ;
Plus tard tu te couvris de gloire avec Guérin.

Cette fois, avec tant de splendeur tu résistes
Que les vivants sont sûrs de traverser le Rhin
Et que les fils des morts n'osent pas être tristes !

Henri ROBAS.

BALLADE DES POUX

Ils sont charmants les petits poux
Que j'ai gardés dans ma chemise ;
Ils sont jolis, car des points roux
Sont incrustés dans leur peau grise.
Quand, trotinant, les petits poux
Me vont du dos jusqu'aux genoux,
Je me sens pris de frissons fous
Je suis pâmé de joie exquise.
Ils sont charmants les petits poux
Que j'ai gardés dans ma chemise.

Ils sont vaillants les petits poux :
« En avant ! » dit le capitaine.
Alors commence un grand remous
Sur les flancs et sur la bedaine,
Ils attaquent points durs, points mous,
Points barbelés ; rien ne les gêne ;
Ils sautent par-dessus les trous :
La percée est faite sur l'aine !
Ils sont vaillants les petits poux ;
« En avant ! » dit le capitaine.

Ils tiennent bon, les petits poux,
Ils n'ont pas peur de la mitraille ;
Ont-ils lâché quelqu'un de vous,
Braves Poilus, dans la bataille ?
Tas d'embusqués, soyez jaloux,
Vous n'aurez pas les moindres poux !
Les Totos vous méprisent tous !
Un pou ne dort que sur la paille.
Ils tiennent bon, les petits poux,
Ils n'ont pas peur de la mitraille.

Envoi.

Prince, si vous voulez qu'un pou
Couvre d'honneurs votre chemise,
Venez au front. Quel beau bijou
Vous donnerez à la marquise !

MARCEL-EDOUARD.

Le Théâtre aux Armées

Notre confrère Guillot de Saix, poursuivant
une vaste étude sur le *Théâtre aux armées*
(dont il a déjà publié les premiers chapitres
dans la *France*, la *Renaissance*, le *Bulletin*
d'histoire du théâtre, la *Herse*, les *Spectacles*
et la *Rampe*), sera reconnaissant à qui voudra
lui adresser, 27, rue de Beaurepaire, Paris,
des documents sur ce sujet (programmes, ana-
lyses, extraits), de préférence sur les spec-
tacles exclusivement militaires et surtout les
créations — comédies ou revues — au front,
au camp, à l'hôpital, au dépôt ou même en
captivité.

CHEZ NOUS

Citations.

Ont été cités à l'ordre du jour au 131^e terri-
torial :

Le 24 mai : Vinel, adjudant ; Blatty Jean,
caporal ; Redon Jules, soldat.

Le 30 mai : Verny, adjudant ; Souriat Victor,
Terrade Camille, caporaux ; Michel Gabriel,
Muri Joseph, Durrieu Jean, soldats.

Le 7 juin : Capdejelle, capitaine.

Le 16 juin : Delrieu, Aufrère, sous-lieute-
nants ; Albert Louis, caporal infirmier.

Le 26 juin : Janis Antoine, soldat.

Le 28 juin : Roques Augustin, soldat.

Nominations.

Au grade de sous-lieutenant, le sergent de
Testas de Folmont.

LES COLONIES ET LA GUERRE

Lorsque, le 1^{er} août 1914, les câbles sous-
marins portèrent jusqu'aux antipodes la dé-
pêche du ministre des Colonies annonçant aux
gouverneurs la déclaration de guerre de l'Alle-
magne à la France, l'impression ressentie par
les populations fut profonde.

Seuls, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, avaient
pu suivre, avec autant de précision que Paris
même, la marche des événements. Mais au loin,
à Madagascar comme aux Antilles, dans l'Ouest
africain comme en Indochine, dans la Somalie
française comme aux Indes et dans les posses-
sions Océaniques, on ne prévoyait pas, on ne
pouvait pas imaginer, que la plus terrible des
tourmentes allait s'abattre sur le monde civili-
sés.

Est-il trop tard pour dire aux lecteurs de
l'Echo des Gourbis, comment nos colonies ont
accueilli la nouvelle imprévue ? Trop de mois
se sont-ils écoulés, trop d'héroïsmes ont-ils
illustré — plus que jamais elle ne s'illustra —
la race française, pour que ceux qui lisent au
fond des tranchées voient passer sans plaisir
sous leurs yeux des lignes consacrées à de loin-
tains pays ? Je ne le crois pas.

Non seulement le drapeau français, tout
comme il protège la mère-patrie, couvre de ses
trois couleurs immortelles les terres conquises
par les devanciers des héros actuels, non seu-
lement une attirance mystérieuse est exercée
sur les imaginations vagabondes par tant de
contrées si peu connues en France, mais les co-
loniaux ont fait leurs preuves au feu ; la com-
munion du sang répandu devant l'ennemi a
contribué, mieux que ne l'eussent obtenu dix
années d'études, à consolider les liens vigou-
reux, désormais indissolubles, rattachant notre
grande France à son immense empire d'outre-
mers.

Autant la mobilisation, longuement étudiée,
a présenté de souplesse, de précision et de rapi-
dité dans l'exécution sur le sol métropolitain,
autant les gouverneurs des colonies ont eu
d'obstacles à vaincre lorsqu'ils ont voulu ré-
pondre à l'appel impérieux de la Patrie.

Mais combien il est précieux de constater
aujourd'hui que nos possessions ne se sont pas
tenues au-dessous des admirables concours pro-
digés à leur métropole par le Canada, l'Aus-
tralie, les Indes anglaises, réalisant ces efforts
généreux, donnant ces participations efficaces
dont nos alliés britanniques se glorifient à si
juste titre !

Une guerre dans laquelle la France était
engagée pouvait entraîner au loin des catas-

LE PRIX D'UN POILU

On admet comme moyenne des dépenses, 20 francs par jour et par soldat.
— Les Économistes.



— Tu crois que nous dépensons tant que ça, toi?...

Dessin de VICTOR DESCAVES.

trophes irrémédiables. Les Allemands ne parviendraient-ils pas à jeter contre nous, en une telle crise, ces peuples si divers, noirs ou jaunes, desquels on affirmait que nous n'étions guère maîtres? N'allions-nous pas, de ce fait, perdre brusquement le fruit d'un siècle de travaux et de sacrifices?

Les gouverneurs des colonies, illuminés des rayons d'un pur patriotisme, ont sans hésiter décrété la mobilisation sur leurs territoires presque à l'heure même où l'appel aux armes s'affichait sur tous les murs de France. Dominant par une grande force morale les peuples soumis à leur autorité, ils ont nettement envisagé quelle aide financière et guerrière ils étaient en mesure d'apporter à la Patrie menacée. Sans songer à se protéger eux-mêmes ils ont, avec une cranerie toute française, digne des plus grands éloges, montré à tous nos frontières violées, depuis le Pas-de-Calais jusqu'aux derniers chaînons des Vosges, et ils ont dit : « Là-bas est le danger ! Aux armes ! »

Ils ont, en même temps, pris contre les quelques Allemands dont ils pouvaient se rendre maîtres, les mesures les plus rigoureuses, en les plaçant dans l'impossibilité de nuire ou d'user contre nous des moyens d'action, de la fortune et de l'influence dont disposaient ces ennemis.

Et c'est ainsi que des régiments indigènes venus de tous les points de l'univers ont couvert parfois, de leurs poitrines brunes, les blanches poitrines européennes; la guerre a scellé dans les sacrifices sanglants une irrévocable fraternité. Mais cette fraternité même conserve un étonnant caractère. Le rôle de la France continentale est fait de tant de grandeur, de noblesse, de désintéressement et de froid courage que notre domination morale sur les peuples de nos possessions ou de nos protectorats prend, au cours de cette guerre, un caractère nouveau.

L'union devant l'ennemi créée, je l'ai bien dit,

une puissante fraternité. Mais dans cet état même, les Français de la vieille France se sont montrés, comme les légions de la Rome antique, tellement supérieurs encore à leur passé que nous voici placés dans la seule attitude qui nous convienne : nous demeurons, aux yeux des peuples venus de nos colonies pour collaborer à la victoire nationale, ce que nous devons être : des frères, certes, mais des frères *ainés*, avec toute l'autorité douce et ferme, tout le prestige que les plus vieilles traditions familiales ont consacrés.

Au lendemain de la guerre, quand nos tout petits apprendront les hauts faits accomplis par leurs pères héroïques, nous habituerons leurs yeux à se promener chaque jour de Paris jusqu'au fond de la troublante Asie, de la Manche jusqu'à la Méditerranée et au cœur de l'Afrique sablonneuse et nous leur apprendrons à dire : « Là, partout, c'est la France, toujours la France ! La grande guerre l'a montré, mais il faut, il importe, que la paix ne le fasse jamais oublier ! »

CAMILLE DEVILAR.

Ce qu'ils écrivent

Ils, ce sont nos frères prisonniers des Boches. Voici une lettre qu'un jeune soldat de France, prisonnier, a pu écrire, et les Boches l'ont lue et l'ont laissé passer; ils n'y ont vu que du feu, les brutes. Mais nous, nous devons y voir l'acte héroïque d'un Français risquant sa vie pour nous faire connaître les misères qu'endurent les nôtres là-bas, et nous devons être émus par cette prodigieuse et vaillante ironie, par tant de cranerie française. Surtout, nous devons user de sévères représailles, sinon nous ne serions pas seulement des poires, nous serions des criminels.

Mon cher P...

Je suis heureux de pouvoir t'apprendre que, pour répondre courtoisement à une politesse française, mes hôtes ont eu l'amabilité de m'offrir gratuitement un voyage en Russie. Contrairement à ce que tu pourrais croire, ce pays est très chaud, très sec, il ne pleut jamais, on n'y voit jamais de neige, il n'y a pas de vent et on y mène une existence de rentiers. Mes camarades et moi avons été confiés à de bons, intelligents et doux gardiens auxquels ont été données les consignes les plus larges, recommandant envers nous la plus grande politesse et les plus caressantes marques d'amitié. Pour nous éviter gentiment des maladies d'estomac, nos colis ont été momentanément suspendus et nos soupes sont faites de façon à ne pas procurer d'indigestions. Nos lits sont d'un moelleux exquis. Nos matelas sont en laine de sapin. Nous ne travaillons pas beaucoup, à peine onze heures par jour. Devant tant de prévenantes attentions, nos cœurs sont émus. Aussi te demanderai-je d'intervenir auprès de la presse pour que nos hôtes, en France, soient traités avec encore plus d'égards que nous. Le Français se devant d'être toujours le plus courtois.

Ton affectionné,
A....

POUR LIRE AU FRONT

La « Houille Rouge », par Odette Dulac.

C'est un beau livre, généreux, plein de hautes idées, de tendresse et de patriotisme puissant.

Il est écrit simplement, dans une langue sobre et de poignante vérité. C'est le plus saisissant et le meilleur tableau, peut-être, que l'on ait fait de la Grande Guerre dont on suit avec angoisse et avec fierté les actes douloureux et héroïques dans le cœur des mères et dans les formidables charniers des champs de bataille, dans nos maisons envahies et violées par la brute germane, dans les camps de prisonniers et dans le complexe réseau d'espionnage vil et formidable qui a failli nous étrangler tous.

C'est aussi un livre d'espoir, de foi, de force et d'avenir. Il nous indique beaucoup de devoirs que nous devons comprendre pour que se dresse, forte à tout jamais, la France sauvée.

Il dit la pensée et la vaillance des Françaises de toutes classes, épouses, mères, infirmières, *Femmes*, pendant la guerre, notées de tout cœur par une Française de grand cœur.

Il faut lire ce livre. Il faut le méditer. Il faut l'écouter.

Le « Carnet Sublime », par Paul Gsell.

L'excellent écrivain Paul Gsell, en publiant le *Carnet Sublime*, a fait un acte de patriotique piété et de patriotique justice. En quelques pages émues, il a expliqué l'origine et l'histoire de ce carnet sacré où un agonisant a noté ses dernières volontés en pleine bataille, sur le sol français qu'il avait repris à l'ennemi. Rien n'est plus beau que cette mort héroïque et que cet héroïque adieu.

Le lieutenant Lucquiaud, qui a écrit les lignes du *Carnet Sublime* que nous fait

connaître Paul Gsell, appartenait au 68^e d'infanterie et au bataillon du glorieux commandant Potron, héros lui-même, digne de commander les Berrichons qui sont morts immortellement en face de la fosse de Calonne et du Massif de Lorette.

Ah! braves Berrichons!... Et je pense à ce doux et fin Berry, où le ciel est si pur et la campagne souriante, aux coiffes, aux danses, aux fillettes, au son des vielles berrichonnes....

Au Pays du Berry, quand une fillette...

Braves Berrichons de George Sand et de Hugues Lapaire!... braves Berrichons du commandant Potron!...

Remercions vivement Paul Gsell pour sa belle idée de publier le *Carnet Sublime* qui est un des rares livres que tous les combattants aimeraient lire et relire et qui devrait être distribué à toutes les troupes du front. Il pourrait encore être distribué à l'arrière. Il y ferait du bien aussi.

La Roumanie

La Roumanie, le grand journal de Bucarest, dans son numéro du 23 avril où il reproduit beaucoup d'articles de l'*Echo des Gourbis*, publie les lignes suivantes :

« A l'*Echo des Gourbis*. — Cher confrère, nous vous adressons un remerciement tout spécial aujourd'hui. Outre le mot très aimable joint au dernier numéro que vous avez bien voulu nous envoyer, vous nous avez permis d'enjoliver plus que de coutume encore le numéro que nous éditons en ce jour de Pâques. Vous nous pardonnerez de vous avoir mis ainsi largement à contribution. Si nous ne sommes plus d'âge à nous battre dans les tranchées aux côtés de vos rédacteurs, vous savez que nous luttons, par la plume, au pays roumain, pour l'Entente et pour la victoire finale. Nous comptons bien recevoir le numéro spécial que vous ne manquerez pas de publier ce jour-là. En attendant, nous vous envoyons quelques exemplaires et l'expression de toutes nos sympathies ».

Nous remercions de tout cœur le brave journal roumain. Et puisqu'il lutte pour l'Entente, souhaitons de tout cœur aussi qu'il décide son pays tout entier à lutter armés en main à côté de nous. C'est le moment ou jamais, n'est-ce pas, Poilus?...

Journaux du Front.

L'Echo du Boqueteau.

En ruine....

Le village, désert, n'a plus une maison ;
Ses murs sont effondrés, ses toits gisent par terre,
Seuls, quelques pans de mur, épave solitaire,
Dressent leur long profil sur le vaste horizon.

Le soleil flamboyant qui vient, sur le gazon
Dont le bourg se remplit, coucher leur ombre austère,
Inonde de clarté ce décor de mystère
Splendide sous l'éveil de la belle saison.

Il teint de pourpre et d'or les ruines pantelantes,
Jette un rayon de feu sur les portes croulantes
Dont le seuil est sous l'herbe aux trois quarts enfoui.

Et sans le sifflement des obus et des balles
Qui sur le bourg défunt s'abattent par rafales
On croirait habiter une autre Pompéi.

A. BOUDON.

Rigolboche.

Le châtiment.

Guillaume, l'entends-tu cette voix du remords ?
Rêveur ambitieux, qui voulais pour ta gloire
Devenir le plus grand des fléaux de l'histoire,
Sois content ; désormais, tu bats tous les records.

Pour les siècles futurs il fallait à ton corps
Un piédestal géant ; quel socle dérisoire
Eût été le granit, le bronze ou bien l'ivoire !
Voici ta pyramide, elle est faite de morts.

Va, monte, pour jamais, sur l'immense ossuaire ;
Là ton aigle mourant retrouvera son aire,
Ces charniers lui seront un funèbre repas ;

Mais toi qui dois gravir la montagne éternelle,
En vain tu poursuivras ta marche solennelle,
Les crânes, jour et nuit, rouleront sous tes pas.

Jules PECH.

La Fusée.

Nouvelles à la main.

— Pourquoi le jour du paiement de la solde nos Poilus ne cherchent-ils jamais à s'éloigner du cantonnement ?

— Parce qu'ils savent qu'ils ne peuvent être à la fois au loin et au prêt !

D'énormes caisses remplies de mètres viennent d'arriver. Le contenu va être immédiatement distribué, et un mètre sera remis à chaque Poilu, de façon qu'il puisse, le moment venu, se mesurer sur le terrain avec les Boches.

Echos et Nouvelles du Front

La Relève.

Un lieutenant du 108^e nous a raconté un mot simple et admirable d'un de ses Poilus.

Le régiment allait en première ligne. Mais il savait qu'en arrivant il devait attaquer un régiment bavarois. En passant dans un petit village fortement amoché, d'autres soldats demandent : — Où allez-vous les gas ?

— Nous allons relever les bavarois, répond le Poilu du 108^e.

Et le 108^e a relevé, en effet, si bien le régiment bavarois que les nôtres tiennent depuis toutes les tranchées qu'occupaient ces surboches-là.

Le Tambour.

Pendant une série d'attaques formidables : artillerie, mitraille, chahut infernal, on se bat sur un terrain dévasté : vous voyez et vous entendez cela. Le Commandant Potron lui-même trouve un tambour (soldat) qui se lamente parce qu'il a perdu son tambour (instrument de musique militaire).

— J'ai ton affaire, lui dit le brave Commandant qui est aussi un brave homme. Viens, et il lui montre au pied d'un arbre un tambour (instrument de musique militaire).

— Bon Dieu ! de Bon Dieu ! etc., dit le tambour (soldat), mon caporal va me foutre dedans !... Y a pas mon matricule à cette sale caisse-là !....

Pendant ce temps, les obus tombaient avec une redoutable abondance.

Une épidémie.

Un Poilu écrit à sa femme que « cette fois il a le filon ».

« Mon cher époux, lui répond celle-ci, tu seras bien aimable de me donner des nouvelles de ta maladie. Ça doit être je ne sais pas quoi. Plusieurs ont déjà écrit comme toi qu'ils ont le filon. Tu me diras si tu souffres beaucoup et si tu veux que je t'envoie pour te soigner, je t'envoierai tout ce que je pourrai ».

Le Poilu a failli en attraper une maladie.

Repeuplons!...

A la Maternité, salle Baudelocque, sur 23 accouchements il y a eu 17 garçons, et sur 17 accouchements il y a eu 16 garçons.

Est-ce général cette proportion?... Messieurs les statisticiens, à vos notes!...

Si ça va ainsi, les Boches, dans le cas où ils voudraient recommencer dans vingt ans, trouveraient à qui parler.

Mais nous les mettrons en état de ne recommencer ni dans vingt ans ni jamais. Nos gas de 1916 pourront vivre dans la joie, la paix que nous leur préparons et que nous tenons déjà. Il ne faut plus dire : *On les aura*. Il faut dire : *On les a !!*

Les Pépères.

Au cantonnement. Je passe devant une sentinelle du X^e territorial. Je lui fais signe de rester au repos. Elle présente les armes... quand même.

— Tu y tiens donc ? lui dis-je.

Le pépère me glisse alors :

« Ça prouve qu'on est copain tout de même, mon lieutenant ».

Sous-Lieutenant M..., 20^e Chasseurs.

L'imprimeur-gérant : MORISOT.

Bar-le-Duc. — Imp. CONTANT-LAGUERRE.

QUELQUES MOTS DU POILU

EN ENVOYANT L'ECHO DES GOURBIS A SA FAMILLE ET A SES AMIS

Sur le front, le 1916.



Signature :